



Les dragonneries

Mets en scène un dragon dans la vie quotidienne, celle que tu vis ou une vie fictive... mais crédible !

Confession d'un dragophobe

Je n'aime pas les dragons, depuis toujours. Il n'y a jamais eu de traumatisme. Ils ne me font pas peur. Ils ne m'intéressent pas tout simplement.

Je n'ai bien sûr jamais cherché à les introduire dans les univers de mes enfants, ni par le jeu ni par l'image. *Les trois petits cochons* et le *Grand Méchant Loup*, là d'accord ! J'ai parfois aperçu dans leurs coffres à jouets, un dragon en peluche ou en plastique, une bande dessinée évoquant la bête. Plus tard, je détournais le regard quand je surprénais mon fils exterminant ces monstres dans un jeu vidéo de peu d'intérêt.

Les dragons asiatiques superbement conçus et animés lors des carnivals ou fêtes populaires m'ont un peu réconcilié avec cette faune imaginaire. Je n'irai pas toutefois à la rencontre du monstre du *Lochness* et je zappe de longs passages de *Game of Thrones* lorsqu'un dragon s'invite à l'écran.

Suis-je dans le déni ? Existents-ils vraiment ? Vous comprendrez donc que je n'apprécie pas du tout les plaisanteries sur le sujet. Ne venez pas me dire avec un sourire narquois que j'ai tous les jours un dragon à la maison !

Pascal

Raymonde

Ma femme Raymonde est un véritable fléau, c'est un dragon. Elle veut tout commander à la maison et à l'extérieur aussi. Elle passe ses journées à vociférer. Elle crache du feu, du venin sur nos voisins.

Hier par exemple, avec ses cheveux hirsutes, elle s'en est pris au pauvre Victor.

En effet, il avait mis sa brouette dans une partie de notre jardin pour ramasser ses pommes. Elle s'esclaffa :

— Eh toi Victor, vire-moi ta brouette de là... sinon tu auras affaire à moi !

Victor, sans dire un mot, s'exécuta. Il connaissait bien la fureur de Raymonde.

Elle le sermonna :

— T'as vu ta brouette ? Elle a fait une trace sur mon terrain ! Tu as intérêt de réparer. Gare à toi, je te surveille.

Victor haussa les épaules d'un air las, il avait l'habitude.

Elle pestait pour un oui ou pour un non.

Quant à moi, je ne bronchais pas, trop content qu'elle s'en prenne à quelqu'un d'autre.

Je sais je suis lâche mais c'est elle qui porte la culotte à la maison.

Les enfants avaient fui depuis longtemps. Je restais seul avec mon dragon de femme, j'étais devenu son esclave.

Magali

Les lavandières

Ce matin, il n'est pas là. Je le cherche partout, sous mon lit où il a l'habitude de dormir, dans la cuisine où je retrouve tous les matins le pain qu'il m'a gentiment fait griller, rien. Je m'inquiète.

Avant de replanter, nous avons prévu de brûler les cèpes de vigne pour éradiquer le mildiou qui malheureusement a ravagé tous les pieds. Que vais-je faire ?

Mon dragon est le seul à effectuer ce travail de titan, il a une force et une robustesse qu'aucun humain ne peut égaler. S'il ne revient pas je serais obligé d'entreprendre manuellement cette besogne ce qui me demandera un temps fou et du personnel. Je n'en ai pas les moyens.

Tu ne manques pourtant de rien. En plus je te rappelle que je t'ai sauvé la vie ! tu as la mémoire courte.

Mais où es-tu mon gentil dragon ? créature fantastique, meilleur ami, confident.

Ma vie a été bouleversée quand je t'ai rencontré. Rappelle-toi : tu étais pris en chasse par l'armée royale, ta maman avait été tuée, tu étais seul, blessé, malheureux et vulnérable. J'ai dû faire des pieds et des mains pour leur prouver que j'allais t'apprivoiser, tu deviendrais ainsi l'ouvrier qui rendrait service à tous les habitants du hameau.

Les dragons et les humains s'affrontent depuis des siècles. Je devais démontrer que nous pouvons cohabiter, nous respecter et essayer de nous comprendre. J'ai réussi, mais je dois cependant avouer aujourd'hui que c'était sans grande conviction. Pourquoi me fais-tu faux bond aujourd'hui ? Les paysans comptent sur toi.

Ah, enfin, je t'aperçois ! mais qu'est-ce que tu fabriques au bord de la rivière ? Les villageoises rient aux larmes tout en frottant et battant leur linge, je ne comprends pas !

Ah ça y est, j'ai compris : tu craches tes flammes devant le lavoir afin de réchauffer l'eau. Ce qui évitera ainsi aux lavandières les engelures qu'elles endurent l'hiver dans l'eau glacée.

Il est extraordinaire mon dragon !

Gisèle

Dans ma tasse de thé

Un dragon, jamais vu en vrai. J'imagine un animal avec un corps très long, une grosse tête et des yeux globuleux.

— Tu en as déjà aperçu, toi, des dragons ?

— Oui, en Chine, plus que dans ma tasse de thé tous les matins et qui pourraient avoir un rapport avec ma vie quotidienne (c'est Jean-Patrick qui l'a dit). Mais j'ai eu l'occasion d'en admirer, de les voir évoluer dans les airs.

Un matin j'ai décidé d'aller me promener sur la plage et là, très surpris d'en apercevoir un dans le ciel. Énorme, très coloré, il ondulait dans le vent et semblait voler : c'était un cerf-volant.

Que se passerait-il si je devenais un dragon dans la vie, moi qui suis intrépide ? Celui du démon ? Mais ça fait peur. Non, mon imagination n'est pas fertile à ce point.

J'adore faire rire, c'est plus chouette.

André

Le dragon en jupon

Un vrai courant d'air, elle arrive dans la salle, crie, en apostrophe quelques-uns.

— Je vous donne deux heures pour que tout soit rangé... et dans le bon ordre ! Sinon, vous devrez recommencer et serez privés de sortie.

Son énorme queue de cheval flotte dans l'air et frappe ses épaules à chaque pas. Ses yeux noirs scrutent chaque visage. Elle se déplace rapidement, se retourne, revient sur ses pas, inspecte chaque endroit.

Les élèves baissent la tête, craignant d'être pris pour cible et quand enfin elle claque la porte en sortant, tout le monde pousse un ouf de soulagement.

Le dragon en jupon est sorti !

Certains, la connaissant un peu mieux, racontent des histoires sur son compte : elle aurait renversé des meubles, agressé de grands élèves, terrorisé des plus petits qui en seraient tombés malades.

Malgré les réclamations de plusieurs parents, elle n'a jamais été inquiétée, bénéficiant du soutien sans faille de sa hiérarchie, car elle seule est capable de faire respecter cette discipline de fer qui règne dans l'établissement.

Des tags sur les murs la représentent bouche ouverte crachant le feu et avec des griffes en guise de doigts.

En passant elle regarde ces dessins, fière de l'idée que l'on a d'elle.

Claude

Le défilé de la Saint-Michel

Dans les années 80, le jour de la Saint-Michel, un corso fleuri défilait dans les rues de Saint-Nicolas.

Les membres des associations confectionnaient les chars : les hommes sortaient les outils pour fabriquer des armatures posées sur des remorques. Les femmes découpaient des bandes de papier crépon, les pliaient pour former des fleurs et les accrochaient pour décorer le tout.

Cette animation attirait beaucoup de monde, la foule admirait les majorettes, la fanfare et les tracteurs décorés.

À cette occasion, alors que les spectateurs applaudissaient, se lançaient des confettis et riaient très fort, un intrus profita du charivari pour se glisser derrière un char.

La tête recouverte d'un masque de dragon, deux ailes au bout des bras, il avançait parfaitement intégré au défilé. Il réussit à doubler l'un des tracteurs et rattrapa les majorettes. Alors, une d'elles recula discrètement, passa sous son costume et continua à avancer avec lui.

Cette jeune fille, élevée de façon très stricte, trouva là l'occasion de s'éclipser et passer un moment avec son bien-aimé.

Merci le dragon.

Danièle

Mardi gras

On m'a toujours dit de baisser la lunette des toilettes, en partant de chez moi : si un serpent arrivait dans le coin, il pouvait remonter par les canalisations et atterrir dans notre maison ! Voir cela est improbable, même si quelques originaux ont des nouveaux animaux de compagnie, apprivoisés mais capables de s'échapper.

Voir un dragon est aussi rare chez nous. Imaginer la scène me remplit de peur, à part si c'est le mardi gras, quand tout le monde se déguise. Les dragons sont sympa dans les carnivals, sur des chars, ils sont alors magnifiques, colorés ; ils se trémoussent sans faire peur. Ils nous divertissent et nous donnent envie de danser avec des musiques entraînantes. Ils font le concours de celui qui sera le plus impressionnant ou le plus gentil ; ils ont des yeux rieurs, envoûtants et je suis sous le charme.

Nicole

Butin de chaises

Les copains se retrouvaient pour une séance d'écriture. Le rituel les réunissait tous les 15 jours et personne n'aurait raté ce rendez-vous, malgré les défauts de l'animateur, qui leur interdisait par exemple de rester dans leur zone de confort, leurs routines ou leurs habitudes.

— Oh merde ! s'exclamèrent d'un même cœur les écrivains du mardi.

L'expression familière ne s'appliquait pas aux toilettes, mais à la salle commune : ils trouvaient les larges tables, mais aucune chaise. Où étaient-elles passées ? Qui les avait subtilisées ?

Par chance, l'équipe n'était pas seule au monde. Juste à côté de leur salle, le service social s'agitait dans ses bureaux. L'animateur alla implorer l'emprunt de quelques meubles où poser leurs artistiques séants.

— Ne m'en parlez pas, s'excusa la secrétaire.

Dans une longue explication, un tantinet larmoyante, elle exposa les circonstances récentes. Pendant le week-end, les lieux étaient fermés, les lumières éteintes, aucun bruit dans les couloirs. Quand soudain, un voisin sentit une forme d'agitation dans les bâtiments !

Il se pencha à sa fenêtre et aperçut un énorme animal glisser dans la cour, traverser les murs comme s'il n'existait pas, s'envoler au-dessus des toits les bras chargés, revenir et pénétrer de nouveau, avant de ressortir avec un nouveau butin.

L'animateur a de graves défauts dont l'incrédulité : il ne croit que ce qu'il voit !

— Un tel animal n'existe pas, lâcha-t-il sûr de lui.

— Le témoin a parlé d'un dragon...

— La chose est plus terre à terre, trancha-t-il de son faux air autoritaire. C'était des voleurs, voilà tout. La mairie propriétaire des locaux n'a qu'à porter plainte. Qu'est-ce qui a été volé ?

Et la secrétaire dressa une liste invraisemblable : les kimonos des judokas, tout le papier des toilettes et même la réserve, les biscuits et les bouteilles des buvettes associatives, une photocopieuse, un paquet de serpillières neuves... et les chaises de la salle de réunion !

— Et la mairie reste les deux pieds dans le même sabot ! éructa l'animateur.

— Ils ont voulu porter plainte, avança la secrétaire, mais quand ils ont parlé de dragon à la gendarmerie ; les pandores leur ont ri au nez !

Jean-Patrick

Les deux vies de Caroline

Maël sort de la salle de bain alors que son réveil indique 6h45.

Un quart d'heure auparavant, il a sans grande difficulté quitté la chaleur rassurante de son lit pour se préparer à cette nouvelle journée. Le vendredi, c'est presque sa préférée : le dernier jour de cours avant le week-end. Il descend les escaliers qui mènent à la cuisine, habillé et coiffé, pour y trouver sa mère affairée à passer un coup de balai. Son bol est déjà prêt, rempli juste comme il faut de ses céréales favorites et de lait. Une clémentine sur le côté et un grand verre d'eau avec ça. Sa mère a pensé à tout.

L'adolescent baragouine un « b'jour » qui a du mal à sortir. S'il se réveille facilement, en général sa bouche est plus lente. À 7h, il a encore du mal à articuler. Ça ne freine pas sa mère qui passe derrière lui et colle un bisou sur son front, comme lorsqu'il était enfant.

— Bien dormi ? lui demande-t-elle.

Il acquiesce de la tête, incapable de répondre après avoir commencé à mâcher ses céréales. Elle ajoute quelque chose, mais le bruit de la mastication l'empêche de tout saisir, alors il se contente de la regarder et de hocher la tête.

Caroline est debout depuis 5h30.

Depuis que son mari est parti au travail. Il lui a dit plusieurs fois qu'il fallait qu'elle se repose et qu'elle cesse de se lever en même temps que lui, dès 5h. Elle a surtout bien compris qu'il aime petit-déjeuner seul et tranquillement en écoutant les nouvelles et qu'elle ne ferait que lui traîner dans les pieds alors qu'il a ses petites habitudes bien ancrées du matin. Elle a cessé de se lever en même temps que lui, elle le reverra ce soir, après le boulot et sa séance de squash entre copains. Avec un peu de chance, elle le verra avant 21h et ils débiteront le film du vendredi ensemble. Mais elle ne pense pas encore à ça.

Eric est bien gentil de vouloir qu'elle se repose, mais hier soir, il lui a demandé d'arrêter de s'agiter à 20h30, alors qu'elle allait juste commencer à vider le lave-vaisselle.

— Tu auras bien le temps de faire ça demain, viens t'installer avec moi maintenant, détends-toi un peu.

Alors, pour ne pas le chiffonner, elle a tout laissé tomber. Sachant qu'elle aurait deux fois plus de tâches à accomplir le lendemain entre son boulot et l'entretien de la maison. Elle est allée s'installer avec lui dans le canapé, ils ont regardé une émission qui ne l'a pas captivée, il a passé son temps sur son téléphone.

Et ce matin, pour ce moment de peu de qualité mais qui lui a évité bien des soupirs et des regards énervés, elle s'est levée à 5h30 parce qu'avant le réveil de son adolescent, elle devait vider le lave-vaisselle et suspendre le linge de la machine, qui a tourné durant la nuit. Elle a aussi pu passer la lingette par terre dans le salon et ranger un peu la cuisine. Tout ça dans la plus grande discrétion afin de ne pas réveiller Maël.

Et pour toute récompense à son acharnement à maintenir la maison à flot, ce matin, elle a reçu un bonjour à moitié avalé et un regard encore endormi qui la suit pendant qu'elle continue de s'affairer.

— Je monte finir de me préparer, dit-elle à son fils, on part à 7h30 pétantes, je ne peux pas être en retard ce matin, j'ai une visio au bureau.

Maël hoche la tête.

Lorsqu'elle redescend dans la cuisine 15 minutes plus tard, Maël n'y est plus. Il a dû monter récupérer ses affaires et certainement se brosser les dents, maintenant que la salle de bain est libre. Mais sur la table trône encore son verre et les épluchures de la clémentine, tandis que le bol et la cuillère ont atterri dans l'évier, ratant le passage par le lave-vaisselle.

Caroline n'a ni le temps ni l'envie de s'énerver ce matin, elle attrape les déchets sur la table pour les jeter dans la poubelle de compostable et s'énerve d'y trouver un papier.

— Combien de fois faudra-t-il répéter à Eric que les papiers vont dans le bac d'à-côté, merde !

Elle met ensuite verre, bol et cuillère dans le lave-vaisselle. Cinq minutes avant le départ, elle attrape une pomme, une banane et un carré de chocolat qu'elle glisse dans son sac. Elle mangera plus tard, quand la visio sera terminée et qu'elle aura un moment pour prendre un café avec ses collègues et échanger sur ce qui s'est passé durant la semaine et ce qui est à faire pour la semaine suivante.

Quelque chose la démange dans le dos. Juste au-dessous de la nuque. Comme si une bête l'avait piquée. Elle essaie d'atteindre ce point quand Maël débarque, fin prêt à partir.

— C'est bon maman, on peut y aller.

Enfin, il parvient à articuler correctement. Il aperçoit la tentative de sa mère de se gratter dans le dos :

— Maman, tu as une drôle de tâche dans le dos. Je ne l'avais jamais vue avant. C'est marrant, on dirait un peu une écaille.

Mais Caroline n'a pas le temps de répondre :

— Aller, on y va, on verra le reste ce soir, assène-t-elle, et tout deux sortent de la maison pour monter dans la voiture.

Caroline s'assoie à son bureau.

8h10, c'est tout pile pour se connecter à la visio, mais il y a eu des embouteillages près du collège.

Tous les parents étaient en retard aujourd'hui semble-t-il, ça faisait donc du monde à la même heure. Pas de chance, le PC est un peu lent ce vendredi matin.

Après tout, ce n'est pas une catastrophe si elle loupe le début, mais ça le met toujours dans l'embarras quand elle n'est pas à l'heure. Elle apprécie la ponctualité, c'est le respect de ses collègues. De plus, lorsqu'elle manque le début d'une conférence, elle a toujours du mal à suivre la suite. Et cette démangeaison dans le dos, c'est insupportable.

Enfin, tout est allumé, la connexion est établie. Elle insère dans l'onglet « nom du participant » « musée de la céramique » et c'est parti. Pendant une heure, elle écoute des confrères et consœurs débattre sur la médiation participative. Elle se retient d'intervenir. On lui rabâche sans arrêt que mettre des projets en place ne nécessite pas grand-chose, juste de la détermination et de bonnes relations, puis arrive la question budgétaire. Et tout bloque.

Elle est frustrée dans son travail, de ne pouvoir proposer davantage de projets et de nouveautés à ses publics. D'être sans arrêt à attendre sur un partenaire qui ne répond jamais. D'être payée une misère pour un investissement personnel à 200 %, mais « c'est la fonction publique, c'est comme ça, on ne peut rien y faire » lui dit-on sans arrêt. Voilà que son esprit a quitté la visioconférence et elle se surprend à gratter un peu plus bas dans son dos. La démangeaison s'est déplacée, ou plutôt, elle s'est étalée. Maintenant, au moins, elle peut l'atteindre.

Un petit courant d'air lui fait enfiler un gilet par-dessus le débardeur qu'elle a choisi ce matin. Voilà l'heure de l'échange du vendredi qui arrive. Chacun de ses collègues fait le point sur ce qu'il a pu mener cette semaine comme action, ce pour quoi il a rencontré des difficultés, ce qu'il a été contraint d'abandonner. Chacun annonce aussi ce dont il va avoir besoin pour la semaine suivante. Son patron lui demande alors :

— Caroline, jeudi, il y a des techniciens qui doivent venir pour la ligne internet. Avec tous ces problèmes de téléphonie qu'on a en ce moment, il était temps. Pouvez-vous rester un peu plus longtemps pour pouvoir fermer derrière eux ? Je serai en télétravail, Patricia est en congés et je crois que Bernard est en déplacement.

Plusieurs informations passent à l'esprit de Caroline. Jeudi soir, c'est son jour de boxing. Le soir où elle se défoule et où elle peut oublier pendant une heure les soucis du boulot et de la maison. L'heure de la semaine où elle n'a pas besoin d'être décisionnelle, celle où on lui dit quoi faire et qui la libère. En plus, avant ça, elle devait passer faire les courses, car si elle veut pouvoir jardiner mercredi avec le beau temps annoncé et sortir avec ses copines vendredi, il fallait que le reste soit fait avant le week-end. Pourtant, la seule réponse qui franchit ses lèvres est :

— Oui, pas de soucis.

Encore une fois, cette vieille habitude. Après tout, c'est elle qui habite le plus près du musée, pourquoi aller demander à quelqu'un d'autre qui devrait se déplacer exprès ? Eh puis ça lui fera des heures supplémentaires. Peut-être réussira-t-elle à reprogrammer une autre séance de sport à un autre moment de la semaine. Et les courses, elle les fera rapidement avant de retrouver les copines vendredi, il faudra juste qu'elle pense à la glacière pour tout garder au frais jusqu'à son retour à la maison. Et si elle est en retard, personne ne tiquera, elles ont l'habitude de la voir débarquer avec une demi-heure de retard, elle a toujours un autre empêchement, qui la retient quelque part.

C'est dingue cette démangeaison dans tout le dos, ça s'étale, ça prend de l'ampleur, elle n'arrive presque plus à penser à autre chose.

Eric rentre à la maison à 19h30. Maël est déjà là depuis 17h.

Il est resté un peu plus longtemps au collège et a profité de ses heures de perm pour faire ses devoirs et avoir un véritable week-end. C'est sûr, il va pouvoir profiter du beau temps pour sortir faire un peu de vélo avec ses copains, peut-être même leur proposer de venir manger à la maison demain soir. S'il a bien

suiwi la discussion de ses parents, ce sera barbecue, trois personnes de plus autour de la table ne changera pas grand-chose.

Quant à son père, il aime bien quand les garçons sont tous à la maison, ils parlent VTT et ligue des champions, ça lui change des discussions entretient de la maison avec sa femme. À peine franchie la porte, il dépose son manteau sur une chaise de la cuisine, se sert un verre d'eau qu'il dépose ensuite sur le bord de l'évier. Ah, mince, il avait de la terre sous les chaussures et en a laissé quelques miettes tomber au sol. Il retire ses chaussures pour les ranger dans l'entrée, Caro ne saura pas que c'est lui. De toute façon, elle passe l'aspirateur tous les jours. Au moins elle ne le passera pas pour rien.

— Caro, t'es là ? On mange à quelle heure ? J'allume le feu ?

C'est Maël qui lui répond. Maman n'est pas à la maison, elle est passée en coup de vent à la fin de sa journée. Elle a un dîner qui s'est programmé avec sa mère et sa sœur. Elle a prévenu Maël en sortant en vitesse qu'elle n'avait pas eu le temps de préparer le dîner, mais que son père trouverait certainement de quoi les nourrir pour ce soir. Elle l'a embrassé sur le front, comme ce matin et a filé.

Eric est confus, un peu vexé d'être laissé à la maison avec son fils, mais effectivement, il va trouver de quoi préparer le dîner de ce soir, même si cela l'agace de devoir tout faire. Il a eu une longue journée au boulot, il aurait aimé n'avoir pas encore à penser à la popote en rentrant. Heureusement, il fait beau, en vitesse, il allume le feu sur le barbecue. Maël sort deux blancs de dinde du frigo, un sachet de laitue et allume le four pour y mettre des pommes dauphines surgelées. Tandis que son père fait griller la viande, il prépare la vinaigrette de la salade et met la table.

À 20h15, ils sont tous les deux installés sur la terrasse à dîner de ce barbecue improvisé.

La porte de la maison grince un peu quand Caroline l'ouvre à 22h30.

Elle s'en fiche, on est vendredi et les garçons ne sont certainement pas encore couchés. Mais elle est aussi agacée, cela fait un moment qu'elle en parle à Eric, il ne s'est toujours pas occupé de graisser ces foutus gonds. Elle retire ses chaussures dans l'entrée pour enfiler ses tongs, beaucoup plus confortables. Elle passe par la cuisine pour se servir un verre d'eau.

La soirée s'est plutôt bien passée. Sa mère et sa sœur étaient vraiment en forme, elles avaient envie de profiter de ce beau temps pour sortir et l'ont prévenue un peu à la dernière minute. Elle a failli dire non, elle n'avait rien préparé pour les garçons ce soir, et finalement, elle a changé d'avis à la dernière minute, enfilé ses talons et rejoint sa famille. Elles ont fait un tour en ville, puis se sont assises à la terrasse d'une brasserie où elles ont bu un apéritif, avant de dîner d'excellents burgers. Un dîner pas très équilibré qu'elle corrigera demain matin avec une séance de course à pied.

Elle est encore dans cet état d'esprit au moment d'allumer la lumière de la cuisine. Quand la lumière se fait, cette insouciance et cette détente retombent d'une traite. Dans l'évier, assiettes, couverts et l'énorme grille du barbecue. Des gouttes de gras ont goutté par terre. De la terre un peu partout dans la cuisine. Elle pose son sac sur une chaise et commence à s'activer derrière l'évier. Ranger ce qui va au lave-vaisselle et commencer à gratter la grille poisseuse. Eric débarque dans la cuisine.

— Ah, je me disais bien que j'avais entendu du bruit. C'était bien cette soirée entre filles ?

— Oui, maman était ravie de nous avoir toutes les deux avec elle. Elle m'a dit que je ne la voyais pas assez souvent... elle a joué de chantage affectif pour que je les rejoigne ! Je suis bien contente d'y être allée, c'était vraiment une belle soirée.

— Ah, bah c'est bien ça.

Caroline lève la tête et voit que son mari est en train de regarder son téléphone. Il a posé la question, c'est déjà ça, mais n'a pas tenu à écouter vraiment la réponse, c'est une autre histoire. Eric lève alors les yeux :

— Oh, mais Caro, c'est pas une heure pour faire la vaisselle. Viens, lâche la grille, je m'en occupe demain.

Il l'entraîne au salon où la pub de son émission vient de prendre fin. Caroline l'abandonne juste le temps de monter enfiler une tenue plus confortable. Un petit short et un t-shirt en coton pour la nuit. Elle s'aperçoit alors qu'une drôle de tâche est apparue sur son bras, qui semble lui descendre depuis la nuque. Ça la démange, mais elle n'y prête pas attention. Elle a souvent des réactions cutanées en été, ce doit être une allergie à une plante qu'elle aura frôlée de trop près.

Elle retourne au canapé où Eric attend qu'elle vienne se blottir dans son bras. Ce n'est pas sa position préférée, quand elle se tord ainsi, elle finit toujours par avoir mal dans le cou. Mais c'est un contact qui lui semble précieux. Ils ne se voient pas souvent, si elle boude son bras ouvert, ils seront encore séparés par une barrière invisible. Alors elle se met dans ce bras tendu, par habitude.

Le réveil sonne sur la table de chevet à 8h.

Le samedi, c'est un peu plus tard que le reste de la semaine. Caroline est réveillée depuis une bonne heure, mais elle reste toujours au lit le samedi matin, pour qu'Eric se réveille à ses côtés. C'est leur petit moment à deux. Et s'il n'émerge qu'à 8h, ce n'est pas grave, elle sortira courir un peu plus tard. Il ouvre les yeux.

— Ça fait longtemps que tu es réveillée ?

Elle lui répond :

— Une petite heure.

— Tu aurais dû me pousser.

Mais non, elle connaît sa réaction, après ça, il est ronchon toute la journée. Elle l'embrasse donc pour couper court à la discussion. Après être restés dans les bras l'un de l'autre quelques instants, ils se lèvent et descendent à la cuisine. Eric se sert un café, met l'eau à chauffer pour Caroline. Il s'assoie en face d'elle à la table de la cuisine. Elle sort le pain et le beurre, un pot de confiture.

C'est samedi, elle prend un vrai petit déjeuner. Lui se contente de couper une tranche dans un cake industriel. Elle n'a jamais compris pourquoi il préfère ce truc hyper sucré et transformé à une bonne tranche de pain, mais elle ne le questionne plus là-dessus depuis longtemps. De temps à autre, quand elle trouve le temps, elle lui cuisine elle-même un marbré ou un quatre-quarts.

L'eau a fini de bouillir, Caroline se sert un thé. Quand elle finit son petit déjeuner, elle ramasse la vaisselle sur la table pour aller la ranger dans le lave-vaisselle. Eric est toujours assis à table. Elle monte ensuite à l'étage enfiler son jogging et se brosser les dents. Elle en profite pour regarder si elle a eu des messages de sa mère ou de sa sœur depuis qu'elles se sont quittées la veille.

Il est 8h45, si elle veut avoir le temps de faire son ménage ce matin avant d'avoir à préparer les repas de la semaine, c'est maintenant qu'elle doit partir courir. Elle redescend, son mari est maintenant assis sur la terrasse en train de finir son café.

— Chéri, je pars faire un tour. Tu pourras réveiller Maël vers 9h30 s'il n'est pas descendu d'ici là ?

— Pas de souci » répond Eric.

Il est presque 10h quand Caroline rentre à la maison.

Les démangeaisons qu'elle sentait la veille ont presque disparu et elle se sent plus légère, même si elle n'a fait qu'un tiers de son parcours en course à pied et a marché le reste du temps. Elle rentre détendue.

Pourtant, quand elle rentre dans la cuisine pour se servir un verre d'eau, elle déchant vite. Son dos se remet à la démanger, elle a les épaules toutes crispées et ses yeux la grattent affreusement lorsqu'elle découvre, trônant dans l'évier, la grille du barbecue, toujours à attendre d'être nettoyée, ainsi que la tasse du café de son mari. La maison lui semble trop calme aussi.

Quand Maël est réveillé, en général, il y a au moins un peu de musique quelque part le samedi. Elle se dirige vers l'escalier pour monter se débarbouiller à l'étage et croise Eric au salon :

— Tu as pensé à réveiller Maël ?

— Oh mince, j'ai oublié. Bah, c'est pas si grave, c'est samedi, lui répond-il avant de repartir à ses occupations.

Caroline sent son cœur qui s'emballe. Ce n'est jamais grand-chose. Mais Maël a besoin d'avoir un sommeil régulier et un sommeil régulier passe par un réveil régulier. Elle commence à en avoir franchement marre de toutes ces petites remarques, petits oublis. Elle ne devrait pas avoir à penser pour deux, bon sang ! Elle respire profondément et passe sa tête dans l'entrebâillement de la porte de la chambre de son fils :

— Maël, il est 10h, il est temps de se réveiller. Tu as ta séance de code à 11h.

L'adolescent répond et commence à se retourner dans son lit. Pour éviter qu'il ne se rendorme, Caroline ouvre son volet et laisse la porte ouverte.

Elle passe à la salle de bain, profite d'une bonne douche. En en sortant, elle s'observe dans la glace. Elle constate une sacrée éruption cutanée sur ses bras et son dos, elle a l'impression que ses yeux sont plus foncés que d'habitude. Elle enfle un haut léger à manches longues pour cacher les marques sur sa peau et se rince une nouvelle fois le visage, comme si ça allait pouvoir raviver la couleur de ses yeux.

En sortant de la salle de bain, elle constate que Maël s'est bien levé, il a même pensé à ouvrir la fenêtre de sa chambre pour l'aérer un peu. C'est un bon adolescent, souvent réceptif à ce qu'elle lui dit, plus que son père.

Elle descend le rejoindre à la cuisine. Pendant qu'il avale son bol de céréales, elle lave la grille qui prend encore toute la place dans le lavabo et met la vaisselle restante au lave-vaisselle. Il va bientôt falloir le faire tourner, il est presque plein. Eric entre alors dans la pièce :

— Oh, tu as fini par la laver ? Je venais justement le faire.

À cette remarque, tout se met à bouillir en elle, son cœur s'emballe. Soudainement, elle a très chaud. Les vêtements qu'elle porte lui collent à la peau. Elle sent son corps qui la démange de partout. Des larmes lui montent aux yeux.

— Oh ma chérie ! mais qu'est-ce qui t'arrive ? Faut pas pleurer pour si peu.

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Sans prévenir, la Caroline toujours calme qui encaisse s'écroule. Elle s'écroule et à la place de la femme et de la mère aimantes, un monstre gigantesque se dresse. Couvert d'écailles, prêt à cracher du feu. C'était trop.

L'enveloppe parfaite a craqué. Le dragon a pris la place. Sans un mot, sous le regard ébahi de ses deux hommes, la bête ouvre la porte donnant sur la terrasse et s'échappe vers le ciel bleu, dépourvu du moindre nuage, de ce samedi matin de juin.

Agnès